

Le marché selon Karl Polanyi

Le marché nous « assaille ». Le marché « prend peur ». Les marchés « s'inquiètent ». Les marchés sont « euphoriques ». Nul aujourd'hui n'a plus de sentiments, plus d'orgueil, plus de place, que les marchés qui se multiplient quotidiennement dans les colonies des journaux et sur les écrans de télévision. Au-delà du fantasme des mots, qu'est-ce donc que le marché ? Il y a septante ans, Karl Polanyi, historien et économiste d'origine hongroise, publiait *The Great Transformation* [TGT], un livre dont l'un des buts était d'éclairer la nature de l'économie de marché. Aujourd'hui encore, il reste une référence pour tous ceux et toutes celles pour qui le marché ne peut rester un spectre vague et énigmatique.

(disembodied) des liens sociaux qui la contenaient.

Bien sûr, le marché forme une part de l'écono-

mie depuis toujours, à côté de l'agriculture de subsistance et de la production artisanale. Pensons simplement aux marchands italiens ou hollandais de la Renaissance, ou aux banquiers génois et florentins du Moyen Âge. Le marché ne naît pas au dix-neuvième siècle. Plutôt, sous l'effet de politiques publiques délibérées, il se généralise et envahit des domaines dont il était exclu jusque-là – la terre et le travail en particulier. Pour Polanyi, il est clair que le projet de l'économie de marché est une utopie, un rêve impossible qui germa dans la tête de législateurs libéraux il y a deux cents ans. Il est utopique d'une part parce qu'il est insensé et immoral, selon Polanyi, de considérer que tout, y compris l'humain lui-même et la terre qui le nourrit, est une marchandise et peut s'échanger sur un marché. Il s'agit véritablement, en ce sens, d'une fiction. D'autre part, il est utopique parce qu'inapplicable : naturellement, spontanément, la société va réagir, s'opposer et enfin limiter l'expansion du marché.

La critique polanyienne de l'économie de marché est souvent diffusée et éparpillée tout au long de son épais ouvrage. Il est néanmoins possible de recomposer ces attaques en quelques points.

Il y a d'abord la *commodification* [TGT, p. 44 et 75-76] : la transformation lente mais décidée du travail et

de la terre en marchandises, que Polanyi nomme « marchandises fictives » [TGT, p. 75] pour insister sur l'incroyable supercherie qui consiste à assimiler la « substance de la société » à des biens échangeables sur un marché. La terre est progressivement appropriée, alors qu'elle était encore souvent un bien commun soumis au droit coutumier : l'enclosure – privatisation dirions-nous aujourd'hui – de terrains communaux prive de nombreux paysans pauvres de ressources vitales et les précipite dans les villes. Les clôtures qui encadrent le travail – corporations, apprentissage, etc. – sont par contre une à une levées. Le travail a désormais une valeur déterminée par le marché. Il se vend à un prix : le salaire. Réduits au statut d'objets, dépourvus de la limite morale et légale que procurait le commun ou la corporation, le travail et la terre sont dès lors rendus librement exploitables. Par ailleurs, si la destruction de la société traditionnelle est certainement une libération pour ceux qu'opprimait son caractère hiérarchisé, elle signifie aussi la fin des solidarités traditionnelles, comme l'usage des communs, ces « terres de subsistance ». Chacun est libre mais nu : en l'absence de protection sociale, nous dit Polanyi, c'est la *misère* [TGT, ch. 8 et 9]. Pas seulement la pauvreté, mais « l'abomination morale » que constitue la réduction de la substance de la société – l'homme et la nature – au statut de marchandise.

La campagne historique du développement de la société de marché, c'est la machine. Démultipliant les possibles pour le capitaliste, elle éloigne de l'ouvrier l'œuvre de ses mains qui n'est plus que le produit de son obéissance aux rouages mécaniques [TGT, p. 44]. Telle est la définition que donne Polanyi de l'aliénation de l'homme à la machine. Il insiste tant sur la destruction physique que sur le rabaissement moral du travailleur et du capitaliste, par l'action combinée du marché, qui main- : « Les travailleurs étaient physiquement désu-

En conclusion, Karl Polanyi indique que notre société (du moins, la sienne, en 1944) est le fruit de deux mouvements : la diffusion du mécanisme de marché dans tous les domaines de la vie d'une part, et la réaction, largement spontanée, des hommes face à cette conquête progressive. Par là, il marque clairement son opposition aux penseurs libéraux de son temps, comme Hayek ou Von Mises, pour qui le marché, émergeant

spontanément de l'interaction des hommes, faisait face à des attaques planifiées de ses ennemis, favorables à un interventionnisme d'état. C'est tout le contraire, affirme Polanyi, à l'appui d'une longue analyse de l'histoire des mouvements sociaux en Angleterre. Les syndicats sont nés de l'énergie bouillonnante des ouvriers, sou- vent à l'encontre des lois et des législateurs. Les régulations monétaires font généralement suite aux pressions spontanées des banques. Le protectionnisme du début du siècle est la conséquence directe de demandes pressantes de l'industrie britannique. Et nombreuses sont les classes sociales « aisées » – bourgeois, aristocrates ou curés – à s'être indignées face à « l'indigence matérielle » et « la dépravation morale » des classes les plus pauvres, en s'opposant ouvertement à la promotion par l'état anglais d'un marché du travail non régulé.

L'analyse que Polanyi établissait en 1944 est-elle toujours d'actualité ? Il semble que oui. Le mouvement « en avant » du marché n'est pas fini – pensons notamment aux marchés des pays émergents – et un mouvement de résistance spontané vient toujours s'y opposer, comme l'illustrent les nombreux mouvements syndicaux et citoyens ayant germé ces dernières années en Europe et dans le monde. Ces mouvements antagonistes soulignent bien comment l'établissement de la société de marché est un long processus politique, le résultat d'un combat toujours en cours.

A l'encontre d'une pensée encore dominante aujourd'hui, qui considère que le marché n'est qu'un concept anhistorique, voire universel, Polanyi nous rappelle qu'il n'est pas un être sans conscience et sans histoire, mais une institution particulière dont la naissance fut lente et difficile, et largement voulue par la classe politique libérale du dix-neuvième siècle.

Karl Polanyi, *The Great Transformation: The Political and Economic Origins of Our Time*, Beacon Press, 2001 [1944]. L'ouvrage a été traduit en français sous le titre *La Grande Transformation* (Gallimard, 2004).